

LA ROUTE QUI MÈNE AU PAYS

DU MÊME AUTEUR

La Prière des oiseaux, Éditions Buchet/Chastel, 2020 ; Éditions J'ai lu, 2021.

Les Pêcheurs, Éditions de l'Olivier, 2015 ; Éditions Points, 2017.

CHIGOZIE OBIOMA

LA ROUTE
QUI MÈNE AU PAYS

Traduit de l'anglais (Nigeria)
par Mona de Pracontal

BUCHET • CHASTEL

Titre original : *The Road to the Country*
Éditeur original : Hogarth, Penguin Random House
© Chigozie Obioma, 2004
Publié en accord avec The Clegg Agency, New-York.

Et pour la traduction française :
© Libella, Paris, 2025

ISBN : 978-2-283-03807-9

TRADUIRE *THE ROAD TO THE COUNTRY*,
LIRE LA ROUTE QUI MÈNE AU PAYS

AVANT-PROPOS DE LA TRADUCTRICE

En 1960, lorsque le Nigeria acquiert son indépendance, c'est un vaste territoire peuplé d'une myriade de groupes ethnolinguistiques répartis en trois grandes régions, à dominante haoussa au nord, yoruba au sud-ouest et igbo au sud-est. On y parle quelque cinq cents langues ou « dialectes », y pratique diverses religions : religions africaines traditionnelles (le culte d'Ifa joue un grand rôle dans le roman) ou importées – l'islam et le christianisme. Sept ans plus tard, en 1967, le sud-est du pays, peuplé en majorité d'Igbos, fait sécession et déclare son indépendance en proclamant la république du Biafra. Commence une guerre civile communément appelée « guerre du Biafra », dans laquelle les grandes puissances et les autres pays du continent africain choisissent rapidement leur camp, ou s'abstiennent – pour n'évoquer que trois acteurs majeurs dans le cadre du conflit : la Grande-Bretagne et l'URSS apportent leur soutien au Nigeria, la France, le sien au Biafra. Les combats prendront fin en 1970, deux ans et demi plus tard, se soldant par la défaite du Biafra au prix d'environ cent mille victimes militaires et entre un et deux millions de victimes civiles – l'impossibilité d'obtenir des chiffres précis

reflétant l'ampleur de la destruction et de la famine, conséquence du blocus imposé par le gouvernement nigérian, qui ont ravagé le territoire biafrais durant ces trente mois.

La route qui mène au pays commence et s'achève avec la guerre. On y suit Kunle, jeune homme yoruba, de père yoruba et de mère igbo, qui se retrouve enrôlé malgré lui dans l'armée biafraise, auprès de camarades dont il viendra peu à peu à partager la cause et comprendre en partie la langue. À l'heure de la défaite, parler la sienne, le yoruba, lui est devenu une telle violence qu'il se cantonne à l'anglais et au pidgin.

Au Nigeria, le monolinguisme est chose rare ; chacun.e parle au moins deux langues, voire plus : la langue de la communauté et de la région, celle ou celles des parents, le pidgin nigérian, et à divers degrés de compétence l'anglais – langue officielle et langue de l'école. Nous savons, bien sûr, que la langue est quelque chose d'éminemment politique ; dans un contexte de guerre civile, elle l'est au point de pouvoir coûter la vie à ses locutrices et locuteurs.

Chigozie Obioma évoque la question à plusieurs reprises dans *La route qui mène au pays*, et il a fait le choix, pour l'écriture des dialogues, de donner de la visibilité à cette mosaïque. Ainsi les personnages parlent-ils, selon qui ils sont ou selon la situation où ils se trouvent, un anglais nigérian standard, teinté d'igbo ou moins bien maîtrisé, un anglais nigérian oralisé, le pidgin nigérian, le yoruba, l'igbo, voire avec des croisements d'un idiome à l'autre, et de façon plus anecdotique, l'haoussa, le français, l'anglais américain ou celui de Shakespeare, etc. Obioma émaille ses dialogues, principalement en anglais nigérian, d'éléments ou de phrases entières de tous ces autres parlers ; parfois une traduction directe est accolée, parfois le contexte

permet de deviner le sens, souvent aussi le choix d'écriture a été de ne pas fournir de clé – un choix radical et porteur de sens. Qu'en est-il, peut-on se demander, pour les lecteurs anglophones de la version originale ? La réponse est à géométrie variable. Le lectorat nigérian tout d'abord : il comprendra l'anglais nigérian dans ses différents niveaux de langue, bien sûr, a de fortes chances de comprendre le pidgin nigérian (langue véhiculaire du pays, le pidgin nigérian est aujourd'hui la langue la plus partagée du territoire, devant l'anglais), comprendra sans doute l'igbo ou le yoruba, mais pas forcément les deux, et risque de buter sur les bribes de français ou d'allemand. Quant aux lecteurs des autres anglophonies, beaucoup, en dehors de l'Afrique de l'Ouest, seront en difficulté face au pidgin nigérian qui a développé sa propre syntaxe et dont le vocabulaire ne puise pas que dans l'anglais.

À son tour, cette traduction fait le choix d'une écriture à langue apparente, qui se sert des outils mêmes de Chigozie Obioma. En préalable, j'ai mené un travail d'identification et de compréhension du parler usité dans les dialogues, d'autant plus ardu que les lisières sont mouvantes entre les différentes catégories que j'ai établies comme jalons de lecture – avec l'arbitraire que cela comporte. Ce repérage appartient à la partie cachée de l'iceberg, celle qui donne son assise à la traduction ; créer un français spécifique et reconnaissable pour chacun des langages identifiés m'a semblé, par contre, une tentative à la Don Quichotte. Ma priorité a donc été de donner à percevoir la complexité de la mosaïque, plutôt que la reproduire à l'identique – à signaler qu'à tel ou tel moment « il se passe quelque chose dans la langue », relevant des divers usages et stratégies évoqués pour la version originale.

Ainsi, j'ai laissé tels quels les passages en igbo, yoruba, haoussa ou autre, et préservé la visibilité du pidgin nigérian et des variantes d'anglais non nigérianes, insérant parfois dans la version française des dialogues concernés des bribes de la version originale, bribes de pidgin nigérian ou des autres idiomes, à la façon de Chigozie Obioma ; le texte français apporte donc une couche de plus au mille-feuille linguistique voulu par l'auteur. Pour traduire le pidgin et l'anglais nigérian parlé, je me suis efforcée de travailler un français qui pourrait être crédible dans la région, sans être trop fortement connoté de tel ou tel pays voisin du Nigeria – sachant qu'il n'existe pas de français oral commun aux pays francophones d'Afrique de l'Ouest, lesquels se sont emparés de la langue de diverses façons, certains créant des idiomes spécifiques (le camfrançais au Cameroun, le nouchi en Côte d'Ivoire, pour ne citer qu'eux).

En revanche, les éditrices et moi-même avons souhaité offrir aux lectrices et lecteurs désireux d'en apprendre plus un glossaire regroupant les mots, expressions ou phrases non traduits, indiquant leur langue et leur sens – sauf quand ces derniers sont clairement pointés dans le texte.

Chigozie Obioma joue également de la prononciation nigériane de l'anglais ou de l'accent igbo, retranscrivant certains mots de façon phonétique ; j'en ai rendu compte avec une approche tout aussi ludique, en me fondant assez librement sur les illustrations sonores que m'ont données mes interlocutrices nigérianes.

Pour finir... nombreuses sont les œuvres de fiction à parier que le lecteur accordera son adhésion aux choix narratifs et stylistiques qui font leur ossature afin que vive l'histoire et vivent les personnages : à miser sur le fameux « pacte narratif » en espérant, pour paraphraser l'expression

anglaise, que le lecteur lèvera sa méfiance et larguera les amarres – telle est l’invitation au voyage de cette traduction, un voyage dans la nuit de la guerre.

Le travail que je viens de décrire, je n’aurais pu le faire seule, ni en amont pour l’identification et la compréhension des parlers, ni lors de l’élaboration du texte français. Il a été rendu possible par des échanges précieux et passionnants qui ont éclairé, guidé et nourri mon écriture. J’aimerais saluer et remercier ici très chaleureusement :

Amadou Bissiri, traducteur littéraire burkinabè (notamment du *Sozaboy* de Ken Saro-Wiwa) ; Flore Hazoumé, autrice ivoiro-béninoise ; Edwige Dro, traductrice littéraire et autrice ivoirienne ; Sylvia Ijeoma C. Madueke et Ifeoluwa Oloruntoba, toutes deux chercheuses nigérianes en littérature et traduction ; Samson Abah, assistant culturel à l’Alliance française de Lagos, pour leurs indispensables contributions,

Christiane Fioupou, traductrice française de Wole Soyinka et de Christopher Okigbo, ainsi que Roger Célestin, écrivain et professeur de littérature américain, pour leurs précieux conseils.

Enfin, je tiens à remercier le Centre national du livre qui m’a accordé une bourse d’aide à la traduction pour ce projet.

Mona de Pracontal

*Pour Adamma,
la première à m'avoir appelé « daadi »
et à la mémoire de tous ceux qui ont péri
pendant la guerre*

L'histoire d'une guerre ne peut être racontée pleinement et véritablement que par les vivants et les morts à la fois.

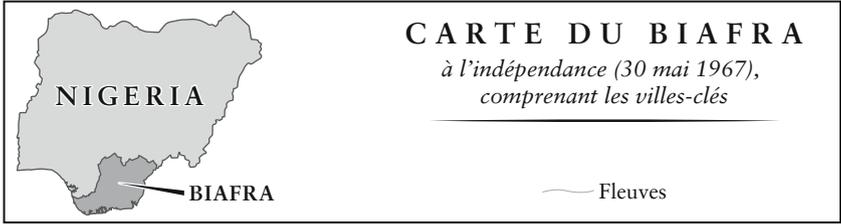
Proverbe igbo

Ce n'est pas facile de parler du Biafra : c'était comme la fin du monde, la fin de la civilisation. La moitié de la population était affamée, mourait, et la plupart des gens étaient trop affaiblis pour se soucier de s'abriter de la guerre qui faisait rage autour d'eux. Les écrivains et les journalistes présents, comme Kurt Vonnegut, vous diraient que l'ampleur du conflit était telle qu'on y utilisa davantage d'armes de petit calibre à l'intérieur des frontières de ce petit pays que pendant toute la Seconde Guerre mondiale !... Alors que la Première Guerre mondiale a fait naître de nouvelles maladies telles que le pied des tranchées, cette guerre nous a donné le kwa-shiorkor et le noma. C'est en raison de la guerre que les médecins français alors présents fondèrent Médecins sans frontières.

Anonyme

Nous ne pouvons raconter l'histoire du Biafra qu'en feignant qu'elle n'a pas eu lieu, comme s'il s'agissait d'une hypothèse ou d'une énigme, d'une chose qui pourrait encore se produire – une vision peut-être, une fiction, une mise en garde prophétique.

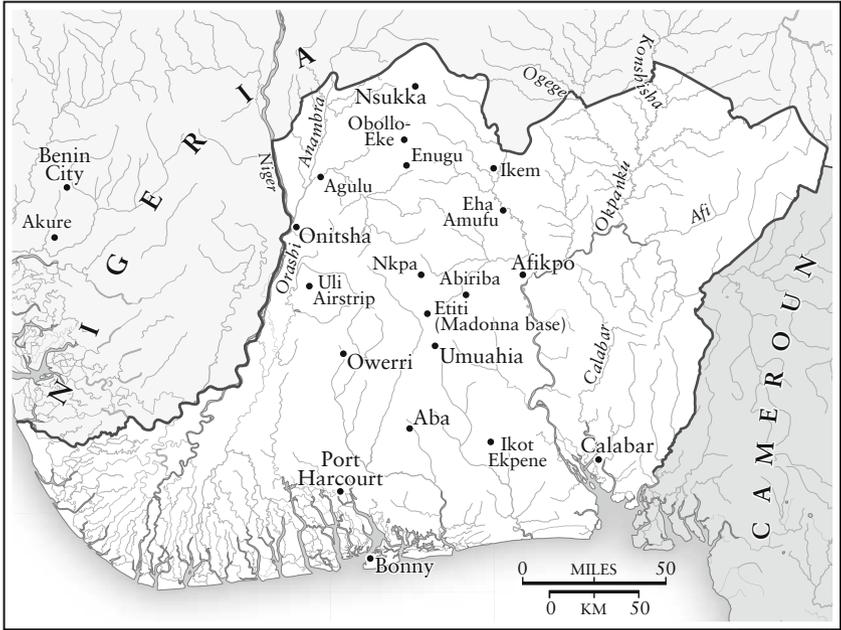
*Sergent Isaiah NWANKWO,
39^e bataillon du Biafra, janvier 1970*



CARTE DU BIAFRA

à l'indépendance (30 mai 1967),
comprenant les villes-clés

— Fleuves



LES PERSONNAGES

Voici les noms des personnes que le Devin, Igbala Oludamisi, rencontra au cours de sa vision qui s'étira sur huit heures, jusqu'au petit matin du 19 mars 1947 :

1947 – AKURE

Igbala Oludamisi, également appelé le « Devin »

Tayo Oludamisi (son épouse)

1967 – AKURE

Adekunle « Kunle » Aromire (l'homme à naître, objet de la vision)

Tunde Aromire (son frère)

Dunni (leur mère)

Gbenga (leur père)

Oncle Idowu (leur oncle)

Nkechi Agbani (amie)

1967 – 51^e BRIGADE DU BIAFRA, 1^{er} BATAILLON

Felix, surnommé Prof (camarade)

Bube-Orji, surnommé Bube (camarade)

Ndidi Agulefo, surnommé Fada' (camarade)

Ekpeyong, surnommé De Young (camarade)
Commandant Patrick Amadi (chef de bataillon,
1^{er} bataillon)
Brigadier Alexander Madiebo (officier général au
commandement, 51^e brigade)
Capitaine Irunna (commandant, compagnie D, 1^{er} bataillon)

1968 – 4^e BRIGADE DE COMMANDOS

Agnes Azuka, surnommée Agi (camarade)
Rolf Steiner (officier général au commandement)
James Odumodu, surnommé Inamin (camarade)
Taffy Williams (commandant de bataillon)
Lieutenant Layla (officier, peloton des forces spéciales)
Sergent Agbam (interprète de Steiner)
Capitaine Emeka (commandant en second)
Sergent Wilson (commandant de peloton)

1968 – BIAFRA

Chinedu Agbani (frère de Nkechi)
Ngozika Agbani (sœur de Nkechi)

1969 – 12^e DIVISION DU BIAFRA, 61^e BRIGADE

Colonel Joseph Okeke (commandant de brigade)

1969 – TERRITOIRE RECONQUIS D'IKOT EKPENE

Mobolaji Igbafé (soldat, 3^e division nigériane d'opérations
maritimes, camarade d'école primaire de Kunle)

PARTIE I

NAISSANCE DE L'ÉTOILE



La route qui mène aux collines est tenue dans l'obscurité. Vue de jour, elle se présente comme un chemin en ligne droite. La nuit elle acquiert un caractère mystique, paraissant sinueuse et beaucoup plus longue. Mais dès que le Devin traverse le ruisseau, la route se fait plus distincte et luit sous l'œil de la lune, comme si elle l'attendait patiemment. Au pied des collines les arbres sont fins et courts, tandis que leurs feuilles, comme celles de tous les vieux arbres, portent en elles une histoire locale de l'univers. Et maintenant qu'il atteint le sommet de la colline, il se dresse triomphalement. L'étoile qu'il a suivie une grande partie de la nuit s'est fondue en une mosaïque de couleurs – une masse vive et violacée, entourée d'archipels épars de jaune et de pourpre. Il se tient sous les couleurs fugaces de sa lumière, titubant au bord des larmes.

Le Devin déroule tout d'abord la natte de raphia, puis il dépose les objets qu'il a apportés : un bol en argent, une dame-jeanne pleine d'eau, une amulette en chapelets de cauris et dents de serpent. Accablé par le poids des rêves, il vide la dame-jeanne dans le bol. L'eau s'agite, bouillonne puis se calme, et des taches de lumière d'étoile bleutée plissent sa surface sombre. Il se sent parcouru d'un frisson fiévreux car il sait qu'il se rapproche du moment où la vision d'Ifa commencera, faisant de lui le témoin de l'avenir de l'enfant qui s'apprête à naître. Il n'a accompli ce rituel que deux fois dans sa vie : une sous la supervision de son maître il y a dix ans, en 1937, et l'autre par lui-même, trois ans plus tard. Il vient à ces collines porteur de la dignité du

transgresseur, conscient de rechercher cette vision en partie pour son propre salut. Depuis la mort de son épouse tant aimée, le chagrin a dépouillé sa vie de toute raison d'être, et il ne souhaite plus rien d'autre que comprendre un jour ce qu'elle est devenue.

Il serre l'amulette entre ses doigts et lève les yeux vers l'horizon qui se contracte, se replie vers le centre où rayonne l'étoile remarquable qu'il est venu observer. L'étoile se consume dans un spasme de lumière et tombe, filant comme une lance enflammée. Elle s'immobilise juste au-dessus de la colline, au-dessus de la tête du Devin, le noyant, lui et le bol, dans sa lumière bleutée. Le Devin retient son souffle car il sait ce que cela signifie : la personne dont l'étoile tombe du ciel et y remonte sera l'un des êtres les plus rares de l'humanité, un *abami eda* – quelqu'un qui mourra et reviendra à la vie.

« Baba, tu as vu ? » demande le Devin, tendant le doigt vers le ciel comme si son maître, mort il y a deux ans, pouvait voir ce qui se passe. Cela fait si longtemps qu'il veut vivre ce miracle galactique dont son maître lui a souvent parlé, témoigner de la vision d'une vie qui défiera la mort. Après vingt-cinq années de pratique de divination astrale, il la contemple.

Le Devin jette l'amulette dans le bol. L'eau bouillonne, se calme ; les ondulations s'étalent en un gyre toujours plus large. Le Devin entend alors des voix – d'abord distantes et indistinctes, comme si les mondes inconnu et familier se fondaient l'un dans l'autre, venant d'époques et de plans d'existence différents. Des couleurs s'enflamment dans ses yeux tandis que des voix jaillissent, s'éteignent et montent de nouveau du chaos. Tout du long, il murmure des incantations. Autour de lui, la nuit s'épaissit. Attirés par l'étrange

lumière du bol, des insectes l'assaillent et des chauves-souris volettent dans les arbres voisins.

Au début la vision a du grain, comme filtrée par une vitre mouillée. Mais lentement les images se précisent ; paraît alors la silhouette d'un homme debout dans une chambre, une ampoule jaune pendue au plafond par deux fils électriques colorés. L'homme est jeune ; il a le teint foncé, le visage enfantin. Il regarde par la fenêtre.

Comme s'il avait glissé de l'univers ancien à celui, nouveau et à venir, de la vision, le Devin découvre qu'il peut voir ce que voit l'homme à naître. Il regarde quelques instants par les yeux de l'homme à naître, fasciné, baignant dans la lumière de ce monde encore incréé.

Pour la première fois en près d'une heure, Kunle se lève de la chaise en rotin et jette un coup d'œil à son bracelet-montre, puis au petit buisson au-dehors. La pluie, qui avait commencé un peu avant qu'il s'asseye pour écrire, s'est arrêtée. Sur la terre tendre au pied de la fenêtre, un petit oiseau titube, tenant prisonnier dans son bec un ver rouge qui se tortille. De nouveau, Kunle a le sentiment inhabituel d'une présence, d'une créature vivante et pourtant invisible, qui l'observerait. Il lève les yeux, puis regarde alentour. Personne.

Il entreprend de relire l'« histoire » qu'il vient d'écrire. Il est tout de suite frappé par le nombre de détails concernant l'accident qui subsistaient dans son esprit, après tant d'années. Ce matin même, il était entré dans l'auditorium qui jouxte le bâtiment du droit et il avait écouté un professeur parler de l'écriture comme libération. Il avait foncé chez lui, attrapé un stylo et le bloc-notes. Et maintenant des bouts de son enfance – venus de recoins lointains de son esprit – se trouvent rassemblés sur ces quelques feuilles de papier ministre.

À mesure qu'il lit, les détails surgissent devant ses yeux, parés de couleurs vives : Nkechi, debout à côté de lui,

neuf ans tous les deux. Son visage arbore la beauté de la jeunesse ; elle a des rubans dans ses cheveux lissés et sa peau est luisante de crème.

« Chéri, envoyons Tunde dehors, o ? dit-elle en se penchant tout contre son oreille gauche. Pour pas qu'il nous dérange.

– Ah, d'accord », dit-il.

Nkechi lui chuchote autre chose, et il se tourne abruptement vers la porte à l'instant où déboule Tunde, tout juste six ans. Tunde leur dit qu'il veut de la sauce, du riz et de la viande de cabri. Kunle n'écoute qu'à moitié le babillage de son frère, tandis que Nkechi se rapproche, lui met la main autour de l'oreille et ajoute : « Chéri, renvoie-le, tu veux ? Allez, mmhuu... renvoie-le pour qu'il nous dérange pas de nouveau. »

Kunle attrape son frère par la main et l'emmène dans la cour, moitié herbe, moitié terre battue. Il ramasse un petit ballon de foot vert et l'envoie d'un coup de pied par-dessus la clôture.

« But ! But ! » hurle Tunde, qui sort à toutes jambes de la cour pour courir après le ballon.

Kunle retourne vite à l'intérieur et ferme la porte à clé. Alors même que ses mains enlacent Nkechi, ils entendent le hurlement de Tunde.

Ce moment a été difficile à écrire pour Kunle – à cet endroit quatre lignes du papier ministre ont été effacées et réécrites, jusqu'à deux reprises pour certains passages. Mais ce qu'il s'est autorisé à consigner finalement, c'est qu'il est perdu, hébété. Il court dans la direction du hurlement et ce qu'il trouve, c'est un petit attroupement. Tunde gît à terre à côté d'une Oldsmobile à l'aile abîmée, portières grandes ouvertes, d'où monte, à l'arrière, une bouffée de fumée.

Tunde a le visage ensanglanté, les mains écartées. « Tunde ! Tunde ! » crie Kunle en fonçant vers son frère. Des mains plus fortes que lui le tirent en arrière – et il se débat et lance des coups de pied en criant le nom de son frère.

Kunle pose le cahier et se lève comme si un sang neuf avait été injecté dans son corps, animant chacun de ses membres d'une vie nouvelle et brûlante. Que doit-il faire de cet écrit ? Il reste longtemps debout, pris par ces pensées, jusqu'au moment où il entend frapper à la porte. Il balaie la chambre du regard puis, vite, balance le bol de gari à demi mangé dans le seau sous la table et jette une chemise sale derrière le lit, ne laissant qu'un livre de la bibliothèque sur le dessus.

La voix belliqueuse d'oncle Idowu succède aux coups répétés.

« Kunle, es-tu devenu sourd ? »

Aussitôt, Kunle tripatouille la serrure, ouvre la porte.

« Alagba¹ ? fait oncle Idowu. Quel est le problème ?

– Désolé, tonton. Je dormais. Je...

– Hé, vraiment ! À une heure pareille ? demande oncle Idowu, qui referme la porte et regarde les vêtements pendus à une corde bleue le long du mur.

– Je suis désolé, tonton. »

Oncle Idowu s'assied sur le sofa, le ventre rond et protubérant comme un gros ballon.

« Je ne sais même pas si... Qu'est-ce que tu fais ?

1. Un glossaire, en fin d'ouvrage, regroupe les termes et expressions en yoruba, igbo, haoussa, anglais ou autres langues qui n'ont pas été traduits dans le texte original, ainsi que les mots en pidgin nigérian que la présente version a conservés dans leur langue d'origine. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

– Je veux aller t’acheter un soda, tonton, dit Kunle, relevant les yeux de ses lacets.

– Non, non, assieds-toi, Kunle. Je ne suis pas venu pour boire Fanta ou Seven Up. Ton père m’a envoyé te porter un message. »

Kunle s’assied sur le lit et fait face à son oncle dans la lumière aveuglante du soleil du soir.

« Tu es au courant qu’il y a guerre dans la Région Est, ou bien ? »

Kunle secoue la tête.

« J’ai été… »

– Quoi ? » Oncle Idowu écarquille les yeux. « Tu n’es pas au courant ? »

Honteux, Kunle se contente de marmonner « Non » dans sa barbe. Son transistor n’a plus de piles depuis longtemps. Mais à présent il voit qu’il a sans doute complètement manqué certains signes : en premier lieu deux garçons de sa classe qui ont disparu, littéralement – des jumeaux igbos. Ils ne mâchaient pas leurs mots, ni l’un ni l’autre, et ils avaient soulevé plusieurs questions pendant le cours d’histoire nigériane. Depuis le milieu du dernier semestre, ils ont disparu tous les deux. Et, il y a quinze jours à peine, en se rendant au bâtiment où il devait passer son examen de droit des contrats, il avait vu des étudiants manifester devant le bureau du président de l’université, brandissant des bannières qui proclamaient « NON À LA GUERRE ! », « UN SEUL NIGERIA ! », ou encore « À BAS LE TRIBALISME ! »

« Kunle, tu te rends compte de ce que ça signifie ? » Oncle Idowu se penche en avant et remonte la manche de son agbada sur son épaule. « Il y a une guerre dans ton pays et tu ne le sais pas ? Imagine ça une seconde ! »

– Je suis désolé, tonton.
– Tourne la page, hein – tourne la page, jeune homme, dit oncle Idowu en passant à l’anglais, la langue qu’il parle lorsqu’il est en colère ou tendu. Je t’ai déjà dit que cet isolement n’est pas bon, non ? Tu es un jeune homme, nitori Olorun !

– Oui, tonton.
– Ehen, Ojukwu et ses rebelles ont déclaré la guerre... De toute façon, ça, c’est leur problème. Je suis ici à cause de ton frère. Ce garçon s’est volatilisé comme brume.

– Eh ? fait Kunle, qui tourne brusquement la tête sous cette morsure de serpent.

– Ah oui ! Ton père m’a envoyé télégramme et m’a dit. Quelqu’un – son amie, une fille. Imagine petit garçon comme lui qui suit une femme dans zone de guerre. Un garçon qui peut même pas marcher... qui est en fauteuil roulant ? »
Oncle Idowu soupire. « Les enfants d’aujourd’hui, eh ! Imagine !... Bon, il faut que tu partes à Akure rapidement – demain première heure, tu pars. »

Kunle hoche la tête.

« Après tout, les cours sont finis pour ce semestre, ou bien ?

– Oui, tonton – depuis vendredi dernier, papa, dit Kunle en baissant les yeux de nouveau.

– Tu vois ça ? Presque trois jours que les cours ont fini et tu es encore là, eh ? Tu n’as pas de famille ?

– C’est pas ça, tonton... je... j’étais... »

Il ne lève pas les yeux pour regarder son oncle, se sachant incapable d’avouer qu’il a passé la semaine entière à penser à rentrer à la maison. Mais chaque fois qu’il se décidait à partir, il se rappelait l’accident – Tunde qu’on emmène, ensanglanté – et ça éveillait en lui la peur de rencontrer son

frère, d'être face à la réalité de ce qu'il avait fait. Par contre, depuis quelques mois, il envoie des lettres à la maison tous les quinze jours – adressées à Tunde. Tout ce qu'il avait à dire il le mettait dedans, en général des choses anecdotiques (les livres qu'il avait lus, l'histoire du droit coutumier anglais), mais, chaque fois, il terminait son courrier par une supplique : que Tunde lui pardonne. Et chaque fois qu'il postait une lettre, il se sentait soulagé. Mais il ne tardait pas à douter de son efficacité et ce sentiment, plus que toute autre chose, le retenait loin d'Akure.

Oncle Idowu lui tend deux billets d'une livre.

« C'est l'argent de ton trajet, eh ? Débrouille-toi pour partir demain. »

Après le départ d'oncle Idowu, Kunle reste planté derrière la porte, attristé de savoir que son oncle a raison : il mène une vie d'ermite, une vie d'égoïste. Depuis quelques jours, il rassemble des bribes et des bouts de son passé comme une taupe, remplissant la chambre d'images de son frère avant l'accident : les fois où ils ont dormi sur le même lit, joué à kantas avec des capsules de bouteilles, dessiné chacun le portrait de l'autre sur le mur de la chambre qu'ils partageaient, ou chanté avec leur mère. Un souvenir se détachait du reste : le moment, en 1958, deux ans après l'accident, où il avait entendu sa mère dire à son père que c'était arrivé parce que Kunle était maudit : « C'est une malédiction, c'est sûr... je le sais depuis que le prophète est venu ici, le jour de sa naissance. Sinon, explique-moi, comment ce mal aurait-il frappé son propre frère ? »

Depuis ce soir-là, qui remonte à de longues années, Kunle vit retiré en lui-même, traçant ses propres petites routes. Il n'a pas d'amis et a toujours évité, comme par une forme de protestation intérieure, tout ce qui pouvait le rapprocher

d'autrui. Ça ne lui avait pas posé problème jusqu'au lendemain matin du coup d'État militaire de juillet dernier, où il était sorti dans la rue avec son vélo, ignorant du coup d'État comme du couvre-feu qui en découlait. Immédiatement, un convoi de soldats lui avait hurlé de s'arrêter ; pris de peur, il était tombé à la renverse et le vélo lui avait échappé, en roue libre. Les militaires l'avaient fouillé méticuleusement et ils avaient confirmé que c'était bel et bien un étudiant de dix-neuf ans en première année à l'université, et non un des conspirateurs à l'origine du coup d'État. À partir de ce matin-là, il avait essayé d'amender sa façon de vivre – en rendant visite à oncle Idowu tous les quinze jours et en se liant d'amitié avec une fille de sa classe. Mais il n'avait pas tardé à la trouver bavarde et autoritaire. Et lorsqu'elle lui demanda, un soir, s'il avait déjà fait l'amour, il prit ses distances.

À présent Kunle est allongé sur son lit, les yeux rivés sur l'ampoule jaune au milieu de la pièce. Quand il était petit, il fixait souvent les lampes jusqu'à ce que des univers spectraux en surgissent et l'emmènent dans les paysages sauvages de l'imagination. Il essaie de concevoir comment son frère infirme pourrait bien survivre à une guerre, mais ne trouve qu'un sentiment de malaise croissant qui le tient éveillé une grande partie de la nuit.

Il part aux premières lueurs du jour avec ses affaires dans sa mallette, marchant au rythme d'une créature coupée de son ancrage. Il tombe sur un attroupement d'Igbos rassemblés à l'autogare comme des réfugiés, certains portant un drôle de drapeau multicolore. Tout de suite, l'impression qu'il s'est produit un changement fondamental dans le monde le gagne. Ce sentiment flotte et tourbillonne tout le long des cinq heures de bus qui mènent Kunle à Akure,

pour s'installer en lui sitôt la grille de la cour familiale franchie. La gravité de ce qui s'est passé se lit distinctement sur le visage de ses parents. Cela fait treize mois qu'il n'est pas retourné à la maison – depuis son entrée à l'université en mai 1966.

Sa mère a vieilli ; ses cheveux grisonnent à la naissance de ses nattes qui commencent à se détendre, et des rides entourent ses yeux. Elle le serre dans ses bras. Son père – figure autoritaire et stricte, autrefois – semble frêle à présent, le visage mangé par la barbe. Les sables du sommeil sont nichés en petits tas aux commissures de ses yeux injectés de sang. Il parle avec un tremblement dans la voix, comme s'il n'était plus l'homme qui avait si souvent manié le fouet. De même que l'accident, la disparition de Tunde est arrivée de façon tellement soudaine – comme si le malheur aux pieds sombres et silencieux était venu à eux en plein jour et qu'il avait lâché sa rage avant que quiconque puisse bouger.

Une fois qu'il a fait sa toilette et s'est rassis sur le canapé, Kunle se rend brusquement compte qu'il doit en apprendre davantage sur ce qui se passe – sur cette « guerre ». En premier lieu, il remarque qu'il y a de nouvelles photos au mur du salon : le baptême de Tunde, Tunde en costume et nœud papillon rouge le jour de ses deux ans, eux quatre posant avec le père Noël en décembre 1954, Tunde dans son fauteuil roulant. Kunle détourne le regard de la dernière photo, se souvenant du jour où elle a été prise : en 1965, il y a deux ans à peine. Nkechi avait tenu à emmener Tunde avec elle et sa famille passer Pâques dans leur ville natale. Le jour du départ, Tunde avait mis un pull et un pantalon pattes d'éléphant. Kunle ne l'avait jamais vu aussi heureux depuis l'accident. Au moment d'être emmené à la voiture, il s'était tourné vers ses parents en disant : « Maami, paami, je vous aime. » Et il avait ajouté, avec un regard réticent dans la direction de Kunle : « Toi aussi, Egbonmi. »

« Tu crois que Tunde est en grand danger ?

– Eh, ewu ! Tu es bête comme chèvre ? Est-ce qu'on demande au rat pris au piège dans l'ancre du chat s'il est en danger ? Il est dans le danger des dangers ! Je ne dis pas ça

d'une petite langue. Tu n'écoutes pas les *news* ? » Son père a dit le mot en anglais, d'une voix teintée de colère froide.

« Non, paami... euh, nous étions en examen et j'étudiais. »

Son père grogne et se met à frotter ses tibias poilus.

« Ça ne date pas d'hier, reprend-il. Nos anciens disent que ce qui meurt à plat sur le sol reste plus visible que ce qui est pendu sur une colline. Je suis cette crise depuis le début – depuis le premier matin. »

Sa mère entre avec une assiette d'igname bouillie qu'elle pose sur la table entre les deux canapés.

« En fait on peut dire que ça a commencé en 1953... oui », continue-t-il quand la mère de Kunle repart à la cuisine. Il hausse la voix et Kunle reconnaît son excitation d'avoir à montrer ses connaissances, comme il adorait le faire lorsqu'ils étaient enfants, qu'il veillait tard pour tout leur enseigner, à Tunde et lui, des maths à l'histoire. Dans ces moments-là, leur père émaillait son yoruba de bribes d'anglais.

« Cette année-là il y a eu des émeutes parce que les nordistes ne voulaient pas de l'indépendance en 1956, tandis que les sudistes disaient qu'elle devait se faire... N'oublie pas que l'année d'après Agbani et sa famille sont arrivés à Akure – venant, euh, de Kano. »

Kunle s'en souvient parfaitement : c'était la première fois qu'il voyait Nkechi, lorsqu'elle était descendue du camion qui amenait sa famille en provenance du Nord. Elle avait la peau claire comme une papaye mûre et les cheveux retenus en une natte impeccable. Peut-être pour l'impressionner, la petite fille avait fait une roulade juste devant la terrasse de la maison des Aromire. Kunle avait tout de suite su qu'il voulait être son ami. Pendant des semaines, ils avaient dessiné ensemble sur leurs ardoises d'école, usant leurs

craies jusqu'au bout. Ils couraient après les papillons, les débusquaient dans les roses et les fleurs de frangipanier. Leur amitié s'épanouit rapidement durant ces journées, atteignant un tel degré que maintenant, de longues années après avoir cessé de lui parler, Kunle ressent toujours son absence.

« Tout a changé après ces émeutes. Alors... en fait, attends, j'arrive. » Son père revient avec trois numéros récents du *Daily Times*, tous de l'année en cours, 1967. Il les jette sur le canapé, à côté de Kunle, en disant : « En fait, tout est là. »

Kunle parcourt les gros titres du regard : « IL N'Y AURA PAS DE RECOURS À LA FORCE CONTRE LES SÉCESSIONNISTES, DIT EJOOR » ; « LES COMBATS COMMENCENT » ; « GOWON MET OJUKWU EN GARDE : "JE NE PEUX PAS M'AGENOUILLER PLUS LONGTEMPS." »

Il attrape le journal du 8 juillet et se met à lire, chassant les insectes des pages, répondant distraitement aux questions de sa mère, tant et si bien que lorsqu'il referme le dernier des journaux la nuit est tombée. Il a les jambes engourdis d'être resté des heures assis. Lorsque la circulation lui revient, il se lève, ouvre la porte de la chambre de Tunde et reste à regarder une portion du mur latéral éclairée par un trait de lumière, en provenance de l'arrière-cour des voisins. Pendant une période, avant l'accident, Tunde et lui jouaient souvent à celui qui ferait le meilleur portrait de l'autre. De croquis en croquis, Tunde dessinait Kunle plus petit ou plus maigre et lui, en représailles, dépeignait Tunde avec de gros yeux ou sans jambes. Des jours entiers, malgré leur mère qui pestait de les voir, disait-elle, bousiller le mur, ils l'avaient couvert de dessins, aussi loin que le permettaient leurs petits bras tendus.

Qui observe Kunle d'en haut peut voir qu'il est informé de la guerre, à présent. Au long de la nuit, les événements prennent forme dans sa tête. D'abord le chaos sanglant de 1953 à Kano, durant lequel des sudistes, en particulier des Igbos, avaient été tués et leurs propriétés détruites. À la tombée du jour, des centaines d'entre eux étaient morts. Ensuite, par une nuit de 1966, un groupe d'officiers composé principalement d'Igbos avait tué de nombreuses personnalités politiques de premier plan. Le lendemain matin, au réveil, la nation (à l'exception de Kunle) découvrait qu'il y avait eu décapitation de hauts responsables du gouvernement du Nigeria, des nordistes pour la plupart. À Kano, les nordistes étaient alors descendus en masse dans la rue, traquant et tuant les gens de l'Est partout où ils les trouvaient : les marchés, les écoles, les églises, les gares. Au fil des mois suivants, les massacres de gens de l'Est prirent progressivement l'ampleur d'un pogrom, dont l'apogée fut le meurtre, en juillet, du nouveau chef d'État, le général Aguiyi-Ironsi, un Igbo.

La lumière bleutée de l'aube s'engouffre entre les lattes des persiennes le lendemain quand Kunle se réveille. Des voix fiévreuses jaillissent du transistor de son père, sur Radio Kaduna. Il soulève le rideau, cale le dos contre le mur et se met à lire, tout en écoutant la radio d'une oreille. La porte s'ouvre brusquement et sa mère surgit dans un sillage de lumière crue, une tasse d'Ovaltine à la main.

« Ka'aro, mon fils. On est dimanche. Tu vas toujours à l'église, j'espère ?

– Oui, dit-il après une hésitation.

– Ehen... parce que Dieu est tout ce qui nous reste maintenant. Gbenga, ton père, se prépare. Allons prier pour ton petit frère. »

Elle s'assied en face de lui à la table, à l'autre bout de la pièce.

« Est-ce que tes études, ça va bien ? » demande-t-elle, presque trop fort.

Il hésite de nouveau.

« Eh, maami, ça se passe bien.

– Ope oh ! Alors mon fils sera avocat ? » Elle lève les deux mains, tenant dans l'une le couteau à pain, des miettes collées par le beurre aux dents de sa lame.

Il boit une gorgée de son Ovaltine et murmure :

« Ese, merci, maami. »

Il est surpris de trouver l'église à moitié vide. D'habitude, à cette heure-ci, elle grouille de monde, à tel point que les placeurs doivent disposer les bancs dehors. Il ne cesse de tourner les yeux vers les rangs du fond, là où Nkechi, sa sœur et leur mère s'asseyaient le plus souvent le dimanche, comme s'il pouvait les faire apparaître par magie. Depuis le lutrin parvient l'anglais aux intonations ibibios du pasteur, suivi de la version yoruba de l'interprète :

« Regardez autour de vous.

– Ewo awon ti o wa legbe yin.

– Voyez comme notre assemblée s'est appauvrie.

– E wo o bi ijo wa se di ahoro.

– Amen ?

– Amin ?

– Satan a surgi au cœur de notre peuple... il a installé son camp parmi nos dirigeants. Alléluia ! Nous sommes maintenant divisés. Nous disons que nous étions frères... Mais maintenant nous combattons nos propres frères... Certains d'entre vous ici présents, les rares d'entre nous du Sud-Est à ne pas y être retournés, nous avons peur... mais vous êtes à votre place ici... le Nigeria est à nous tous ! »

Les paroles du pasteur – pétries de rage et de peine – se fraient un chemin dans l'esprit de Kunle, de sorte que même pendant le trajet du retour, assis à l'arrière de l'Opel Kadett de son père, il continue d'y réfléchir. Elles accentuent la réalité de la guerre, cette chose dangereuse dans laquelle Tunde a été précipité et d'où il faut le tirer. Il regarde par la fenêtre la longue passerelle pleine de gens du marché, le grand bâtiment UTC en cours de construction, les ouvriers qui montent et descendent les échelles, couverts de poussière blanche, pareils à des lépreux. Il a toujours eu l'impression que le monde était plein de choses et de gens, que même au plus fort de la solitude il y avait souvent de la foule. Mais les choses qu'on aimait demeuraient invisibles, cachées parmi les multitudes qu'il n'aimait pas.

Il l'éprouve encore plus fortement maintenant, alors qu'ils approchent de leur maison et qu'il braque le regard sur Omoge, le salon de coiffure moderne où travaillait la mère de Nkechi, et, derrière la vitrine, sur les femmes assises sous les casques chauffants. Nulle trace de la mère de Nkechi ni de ses sœurs. De nouveau, il se demande : que se passera-t-il si Tunde meurt dans la Région Est ? N'est-ce pas que ce serait à cause de lui ?

Il se rend compte que sa mère lui parle.

« Kunle, répète-t-elle.

– Oui Ma'. Désolé, Ma'.

– Tu ne parles toujours pas ? Même maintenant que tu es à l'université, tu n'as toujours pas commencé à parler.

– Je... je parle, maami. »

Elle secoue la tête.

« Combien de mots as-tu prononcés depuis ton retour ? Je les compte sur les doigts de ma main. »

Il détourne la tête. Fut un temps où il était volubile, où il participait à des concours d'orthographe et jouait dans les pièces de théâtre de l'école. Mais après le départ de Tunde à l'hôpital, Kunle était rentré à la maison terrifié. Les trois jours suivants, il était resté allongé sous son lit dans sa chambre, redoutant une punition de son père. Pendant ces trois jours il n'avait parlé à personne, à part répondre aux questions paniquées de ses parents. Son esprit parcourait des univers entiers d'événements et contemplait le destin, la honte, la peur, l'amour, la mort, la haine, la colère, la vengeance – tout ce que l'homme pouvait vivre. Les journées acquéraient une obscurité palpable et devinrent, se fondant l'une en l'autre, la nuit de sa vie.

« Je réfléchis à... à la façon dont nous pourrions ramener Tunde », dit-il tandis que son père roule vers la maison.

Sa mère tourne vivement la tête vers lui, le visage nimbé de lumière.

« Eh, eh ? »

– Oui, maami, c'est pour ça que je ne t'ai pas entendue tout de suite. Je pense aller au bureau de poste et lui envoyer une lettre pour qu'il puisse rentrer.

– Ah, omo mi ! Shey e, wa she orire ! » Elle se tamponne les yeux avec le bas de son pagne. « Dieu te bénisse mon enfant ! »

De retour dans sa chambre, il ramasse les journaux et il est en train de lire un article sur la guerre en cours entre Israël et la Syrie quand il entend le hurlement strident de sa mère. Il la trouve par terre dans la cuisine, à plat ventre, en sanglots. Le sang dessine des motifs sur le sol, plisse le pagne autour de sa taille et recouvre son doigt. Dans la panique à tout rompre, le père de Kunle le croise en trombe sur le pas de la porte, puis revient avec du coton.